

## CHAPITRE XIX

Fin tragique de M. Gamble-Keys. — Excursion de Hanssens sur le lac Mantounba. — L'*En Avant* à Nkougou. — Les Bakanga. — Hanssens reçoit la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold. — Expédition Casman : de Léopoldville à l'Équateur. — L'A. I. A. fait des siennes. — Mort de Bennie.



PRÈS un indispensable travail de radoub dont l'exécution avait été confiée à Manduau, la flottille du haut-Congo, reprenait la route de l'Équateur au commencement de Septembre. Sept Européens et quarante-huit hommes de couleur composaient l'expédition, mais une partie de ce personnel était destinée à l'île de Kallin a. Un officier suédois, M. Glee-rup, remplissait sur le steamer *En Avant* les fonctions de commandant adjoint de la flottille.

En quittant Kallima-Point, où l'on avait laissé les hommes et le matériel que nécessitait l'installation d'un poste sur ce coin sablonneux, l'expédition croisait, à quelques encâblures en aval de Kinchassa, une pirogue indigène montée par des Zanzibarites apportant un message du commandant de Loukoléla-Station.

M. Glave avait expédié en toute hâte vers Léopoldville son embarcation de service pour informer le capitaine Hanssens de la disette à laquelle était en proie la garnison de cette Station, et de la terrible catastrophe qui avait causé la mort de son second, M. Gamble-Keys.

On n'a pas oublié que Stanley avait vivement félicité cet agent subalterne de Loukoléla, pour la part active qu'il avait prise à la transformation de la forêt vierge où s'élève aujourd'hui un embryon de ville africaine.

M. Gamble-Keys, outre son zèle, était doué d'un courage qui allait parfois jusqu'à la témérité.

Le 16 août, peu après le passage devant Loukoléla de l'expédition Hanssens revenant des Falls, M. Glave avait fait part à son second de l'impérieuse nécessité de trouver sans retard des provisions de bouche pour la garnison.

Des voleurs, qui étaient restés inconnus, avaient enlevé pendant la nuit les chèvres et les poules de la station.

Les denrées contenues dans le magasin de vivres et consistant en riz, pois, haricots verts, sucre et café, ne pouvaient, même strictement rationnées, assurer l'existence du personnel de Loukoléla jusqu'à l'arrivée d'une flottille de ravitaillement.

Dans une conjoncture aussi critique, M. Glave ne voyait d'autre parti à prendre que d'envoyer sur le champ son second à la station de Bolobo, pour prier le lieutenant Liebrechts de lui céder quelques rations de vivres.

« Pourquoi tant vous inquiéter, commandant? répliqua M. Gamble-Keys; le lieutenant Liebrechts est peut-être lui-même à court de rations, et d'ailleurs nous avons dans nos parages tout ce qu'il faut pour assurer sans frais à la garnison un approvisionnement de viande fraîche. Ce matin, en me promenant sur la lisière de la forêt, j'ai remarqué les traces d'un troupeau de buffles rouges. Nous avons là un ravitaillement tout trouvé; c'est une petite affaire de quelques coups de fusil qui ne doit pas arrêter un seul instant un fervent disciple de saint Hubert. Accordez-moi mon après-midi, mettez à ma disposition quatre serviteurs noirs, et dès ce soir la viande de boucherie affluera dans notre garde-manger. »

Quelques minutes après cet entretien, M. Gamble-Keys, accompagné de

quatre Haoussas vigoureux armés de sniders, partait pour la chasse aux buffles rouges.

Les chasseurs suivirent un sentier pratiqué dans la forêt vierge et aboutissant, sur la droite de la station, à un étroit vallon traversé par un torrent dont les féconds débordements amenaient, à l'époque des pluies, une végétation d'une vigueur sans pareille.



LE LIEUTENANT LIEBRECHT.

Dans cette vallée dépourvue de grands arbres, mais tapissée de plantes sarmenteuses, de grandes herbes, d'arbrisseaux, d'arbustes épineux, de roseaux géants et de palmiers nains, les buffles rouges, froissant sous leurs sabots feuilles et fleurs, tiges et rameaux, prenaient bruyamment leurs ébats, mâchant les pousses tendres et flexibles des amomes ou se roulant, en mugissant sans trouble, au plus épais des plantureuses graminées.

M. Keys et son escouade suivant en silence les nombreuses empreintes du passage des buffles arrivèrent, sans donner l'éveil à ce gibier farouche,

jusqu'à une portée de fusil du groupe le plus considérable formé par ces animaux.

Sur un signal du maître, les quatre Haoussas firent avec lui coup double sur ces cibles vivantes; cinq buffles énormes s'abattirent dans les grandes herbes.

Ce brillant résultat cynégétique ne fit qu'accroître l'ardeur des chasseurs qui rechargèrent leurs armes. Les buffles rouges, affolés par la fusillade, après s'être un instant débandés, venaient se reformer en troupeau autour des victimes.

Mais la seconde décharge d'ensemble fut moins heureuse que la première. un seul buffle tomba mortellement frappé; deux autres, blessés légèrement, bondirent, ivres de rage et de fureur, vers leurs antagonistes; le reste du troupeau s'éparpilla dans la vallée.

Les chasseurs gardèrent tout leur sang-froid devant l'attaque soudaine des blessés; ils achevèrent presque à bout portant les deux redoutables assaillants.

Huit buffles de forte taille abattus en moins d'une heure comblaient de joie les Haoussas, qui engageaient M. Keys à rentrer à Loukoléla afin de ramener un peloton de porteurs pour enlever le lourd et encombrant produit de cette chasse si rapidement abondante.

Mais M. Keys, grisé par le succès, persista à poursuivre les buffles; il renvoya ses serviteurs à la station pour annoncer à M. Glave les résultats obtenus. Puis, avec l'ivresse d'un chasseur heureux, insoucieux de l'heure, de la fatigue et des obstacles de la route, l'adjoint de Loukoléla, allant et venant parmi les hautes herbes, tirillant derrière les fuyards, brûla tour à tour ses cartouches et ne songea à cesser l'extermination des buffles qu'au moment où ses munitions furent épuisées.

Cette poursuite acharnée l'avait conduit sur les bords du torrent desséché, où les buffles traqués étaient venus chercher un refuge; non loin de lui, des massifs de calamus géants, aux soyeux panaches argentés, attirèrent son attention. Il résolut, en attendant l'arrivée des porteurs, de couper les tiges les plus élevés de ces roseaux pour signaler les endroits où les buffles étaient tombés dans les herbes.

A l'aide de son couteau de chasse, M. Gamble-Keys eut bientôt fait de tailler plus de hampes qu'il n'en fallait, et, ployé sous le faix d'une gerbe encombrante de longs roseaux, il sonda les fourrés et les massifs au sein desquels étaient tombés les animaux qu'avaient atteints les balles de son snider.

Ses pas le portèrent tout d'abord vers l'endroit où les cinq premières

victimes avaient, dans leur chute, froissé sur un vaste espace l'épais tapis de verdure. A deux mètres de ce champ de carnage, il aperçut un jeune buffle qui flairait le corps de l'une des victimes en poussant de sourds mugissements.

M. Keys s'arrêta, se débarrassa instinctivement de son fardeau et courut se blottir dans un épais fourré. L'animal l'avait aperçu; furieux, l'œil enflammé, il ne perdit point de vue le chasseur imprudent; puis, prenant un élan terrible, il bondit vers la cachette, se rua tête basse sur le malheureux agent qu'enserraient des branches d'arbustes, lui plongea ses cornes dans le corps et le lança à plusieurs reprises en l'air, aussi facilement qu'un enfant reçoit et renvoie un volant sur une raquette.

L'infortuné Gamble-Keys dut être tué sur le coup, car les porteurs zanzibarites requis par les quatre Haoussas furent à distance témoins de la fin tragique de leur maître qui ne poussa aucun cri d'angoisse ou de douleur.

On releva le corps lacéré, criblé de blessures de l'adjoint de Loukoléla; la gaine de son couteau de chasse, toujours solidement fixée à sa ceinture, fut retrouvée sur les branches d'un arbuste, à plus de deux mètres du sol.

Pour la première fois, l'Association internationale avait à enregistrer au Congo la mort d'un de ses agents due à une bête féroce.

En apprenant cet effroyable accident, Hanssens fit accélérer la marche des vapeurs, et arriva sans retard à Loukoléla, car il ne s'était arrêté dans les postes d'aval que juste le temps indispensable pour le ravitaillement et la réception des rapports des divers commandants.

M. Glave, cruellement frappé par la mort de son adjoint, avait néanmoins réagi contre la consternation de ses serviteurs et contre la terreur superstitieuse des natifs qui, en apprenant cet accident de chasse, s'étaient rendus chez le mundelé pour lui demander de se mettre à leur tête et d'aller exterminer tous les buffles de la contrée qu'ils regardaient comme des fétiches de mauvais sort désormais déchaînés sur leurs terres.

Un autre fait qui a aussi son caractère et qui ne doit pas être omis, c'est que, malgré le manque absolu de viande, la garnison et les indigènes de Loukoléla ne voulurent point toucher à la chair des buffles qu'avait tués le second de la station.

Devant l'émoi général causé par ce terrible drame Hanssens réunit en palabra le personnel noir de la station et les principaux notables de la contrée, et releva le moral de ces pauvres êtres si enclins à la superstition et au fétichisme; il détermina en outre les natifs à vendre à M. Glave des

poules et des chèvres pour remplacer celles qui avaient été volées et les rassura sur les prétendus méfaits à venir des buffles rouges.

Le lendemain, Hanssens partait pour Ngombé (quelques-uns écrivent Ngondo) où il installait en qualité de chef de poste un de ses plus fidèles serviteurs le nyampara zanzibarite Ibrahim.

Pendant cette halte, le capitaine reçut la visite d'un trafiquant de l'Iribou qui lui apprit que les chefs de son village étaient fort irrités contre les blancs qui leur préféraient et favorisaient trop manifestement les populations disséminées en aval.

« Boula Matari, ajoutait-il, est venu chez nous; il a fait avec nos rois l'échange du sang, il nous a promis de bâtir sur nos terres une ville, un centre commercial; nous attendons toujours la réalisation de ses promesses, et vous venez bâtir sur les terres de Ngombé! Nos rois seront fâchés, ils vous déclareront la guerre.

— Eh bien, venez avec moi, lui répliqua le capitaine, embarquez sur nos bateaux, et nous irons ensemble faire la paix et renouer des traités d'alliance avec votre puissant souverain Mangombo!

Cette proposition fut acceptée et exécutée de point en point. Mangombo approuva le traité d'amitié que lui soumit Hanssens, fit avec lui le pacte du sang, et se déclara satisfait en apprenant que les natifs de l'Iribou auraient toujours accès dans la ville fondée à Ngombé par les blancs.

Hanssens, que ces divers événements avaient rapproché du lac Mantoumba, résolut d'en explorer les bords et remonta avec le steamer *En Avant* seulement la rivière qui relie le fleuve du Congo au Mantoumba offrant, par son énorme étendue, l'aspect d'une véritable mer intérieure.

Lorsque, par une délicieuse matinée, le steamer arriva devant le lac, il fut obligé de s'arrêter, car l'entrée en était littéralement barrée par un troupeau d'hippopotames. Ces amphibies sont inoffensifs, à condition toutefois que l'embarcation attende, pour avancer, qu'ils aient fini de défiler.

Ce contretemps permit au capitaine d'examiner à loisir le ravissant paysage qu'il avait sous les yeux.

Devant lui s'étalait une immense nappe grise aux reflets argentés, coupée, deçà, delà, par des bancs de sable ou des îles peuplées de grands échassiers, d'ibis, de pélicans. De longues bandes de canards sauvages, de martins-pêcheurs, d'aigles aquatiques fendaient l'espace à fleur d'eau.

A droite et à gauche, sur les bords de la rivière qui venait d'être remontée, une végétation luxuriante, une verdure richement nuancée, entouraient de nombreux villages. Les habitants à la vue du vapeur, abandonnaient leurs huttes ouvertes et couraient en désordre, les uns fuyant

vers l'intérieur, les autres, plus audacieux, se groupant sur les rives, se jetant dans l'eau et gagnant à la nage les flancs du navire.

« Quel plaisir c'eût été pour le pauvre Courtois, pensait le capitaine, de photographier ce spectacle incomparable! Cet amalgame confus, mais ravissant, de vert, de bleu, de gris, d'argent, de bronze, de noir, éclairé par un soleil splendide, compose un de ces tableaux qui défient le pinceau le plus habile et dont l'œil n'oublie jamais l'éclat. »

Des oiseaux au brillant plumage animent cette contrée fertile, et bien qu'ils fassent un grand tort aux plantations et aux récoltes, les natifs en les chassent jamais.

La pêche est la seule occupation des riverains du lac Mantoumba.

Les collines qui bordent et qui limitent de tous côtés cette immense nappe d'eau ont jusqu'à cinq cents mètres de hauteur.

Hanssens fit l'ascension d'un des pics les plus élevés de la berge occidentale, et entrevit de ce sommet le pays traversé par la rivière Mfini qui va se perdre dans le beau lac Léopold II.

Cette région est composée en partie de bois, en partie de prairies couvertes de grandes herbes. Les forêts sont ravissantes; on y voit des futaies avec des sous-bois où les jasmins et mille variétés d'arbustes

odoriférants mêlent leurs fleurs et leur feuillage aux tiges gracieuses des *lissochilus*, aux palmes élégantes des fougères, au velouté des mousses.

Pendant trois jours Hanssens parcourut avec un charme inexprimable les sites inconnus de ce lac enchanteur. Il avait fait amarrer l'*En Avant* dans une anse abritée par une île inhabitée, et il vivait dans la jungle, sous la tente, goûtant avec bonheur cette vie en plein air, ces journées de bonne fatigue, ces courses capricieuses par monts et par vaux, parcourant le matin la nappe d'eau paisible, escaladant vers midi la falaise escarpée pour y dîner à l'ombre des grands arbres, foulant ensuite les hautes herbes blondes pleines d'insectes multicolores, prolongeant ses excursions dans



UN TRAFIQUANT DE L'IRIBOU.

la forêt vierge, pénétrant, ému et recueilli, dans ces vastes laboratoires de la nature dont les dômes touffus enserrent une atmosphère fraîche et saturée d'aromes enivrants. Puis, le soir venu, il rejoignait son campement pittoresque et s'attardait autour des feux, mollement bercé par les refrains monotones de ses serviteurs noirs et les harmonies sauvages de la jungle.

Si l'Europe s'était engloutie dans un grand cataclysme au cours de cette vie errante et pleine de charmes, si les natifs de l'Iribou s'étaient, manquant à toutes leurs promesses, mis en révolte ouverte contre les équipages restés à Ngombé, le capitaine n'en aurait rien su, car les derniers chaînons de la ceinture montueuse du lac Mantoumba le séparaient entièrement de la zone habitée. A peine quelques campements de pêcheurs indigènes indiquaient-ils sur les bords du lac la présence de l'homme.

Hanssens se laissait aller aux longues rêveries que rien ne troublait; il lui fallut pourtant non sans efforts et sans regrets, s'y arracher, rejoindre sa flottille et continuer la mission exploratrice qu'il avait à remplir.

La flottille s'arrêta dans la première semaine d'octobre devant Nkougou, village bakouti situé en aval d'Équateur-Station.

C'était jour de marché à l'arrivée des steamers, et Hanssens compta près du rivage plus de cent pirogues indigènes.

Le chef de Nkougou, toujours prévenant envers les blancs, vint porter au capitaine, à bord de l'*En Avant*, un superbe régime de bananes, et sollicita la permission de visiter en détail avec sa suite les belles embarcations des mundelés. Il avait, disait-il, vu souvent passer les bateaux de Boula Matari, mais jamais la faveur de courir sur le pont de ces grandes pirogues, de toucher la chaudière, d'examiner les roues, de descendre à la cale, ne lui avait été accordée, tandis qu'elle n'avait pas été refusée aux notables de Wangata (village d'amont).

Hanssens autorisa sur-le-champ le chef nègre et son escorte à fureter partout à bord de l'*En Avant*, mais à respecter, bien entendu, la cargaison du bâtiment.

Aussitôt chef et sous-chefs s'éparpillent sur le pont du navire, courent de l'avant à l'arrière, tirent sur les cordages, essayent d'ébranler la mâture, s'extasient devant la cheminée. L'un d'eux, plus curieux encore et sans songer au résultat qui allait s'ensuivre, ouvrit à l'improviste une des soupapes de la machine laissant échapper la vapeur. Un sifflement prolongé se fit entendre, et l'impression qu'il produisit fut si profonde, que le chef de Nkougou et ses satellites sautèrent comme un seul homme par-dessus bord, effrayant dans leur chute les équipages des nombreuses

pirogues qui entouraient le steamer; et tout ce monde affolé regagna la rive à la nage.

Il y eut alors un brouhaha indescriptible, des cris, des gesticulations, des menaces, des imprécations; mais bientôt les grands éclats de rire, la gaieté aussi franche qu'avait été la terreur, succédèrent à ces manifestations hostiles, lorsque les natifs s'aperçurent qu'elles n'avaient pas de raison d'être. Ils revinrent à bord et prièrent le mundelé de faire siffler encore la machine. Hanssens se prêta gracieusement à cette fantaisie, et profita de la joie des naturels pour en obtenir à bon compte un stock considérable des produits alimentaires du marché de Nkougou.

Le lendemain, le capitaine Hanssens retrouvait son ami Van Gele à l'Équateur.

Le lieutenant revenait d'une excursion chez les Bakanga, habitants de la rive droite, en face de sa station. Il vantait l'industrie agricole de ces nègres; partout, racontait-il, chez les Bakanga comme dans les districts riverains du haut fleuve, on rencontre auprès des villages des champs bien cultivés où croît abondamment le manioc, ce précieux tubercule dont la farine sert à faire le pain indigène. L'igname, dont la racine remplace avantageusement la pomme de terre, le maïs et la patate douce ne sont point non plus négligés.

Ces quatre principaux produits font l'objet de la grande culture des natifs. Les champs sont généralement situés au milieu de la forêt vierge défrichée, à une centaine de mètres des villages.

Dans les jardins, autour des habitations, croissent presque sans soin : l'arachide, dont on fait chez les Bakanga, comme dans l'Iboko, trois récoltes par an; la canne à sucre, que les nègres mâchent par gourmandise, sans songer néanmoins à en faire du sucre; mais dans quelques villages où le palmier vinifère manque, les indigènes extraient du précieux roseau une bière qui, fermentée, est connue sous le nom de *pombé*.

Le tabac, également cultivé dans les districts équatoriaux, y est d'une espèce assez bonne, bien qu'assez amère et de beaucoup inférieure à celle de toute première qualité, pouvant rivaliser avec les plants de la Havane, qui fait dans les environs de Loukoléla l'objet d'un important trafic.

Enfin, partout aussi Van Gele avait rencontré le bananier et l'élaïs, dont les nègres récoltent l'huile et les graisses pour leur usage personnel, négligeant d'en faire l'objet d'un commerce sérieux.

A côté de ces divers produits exploités par les Bakanga, quantité d'autres plantes qui croissent à l'état sauvage pourraient, si la culture en était

sérieusement entreprise par des blancs, devenir une source intarissable de bien-être aussi bien pour les travailleurs noirs que pour les exploitants européens.

Parmi ces plantes nous citerons : le caoutchouc, qui pousse en quantité incommensurable dans toutes les forêts et qui n'est exploité nulle part, Van Gele avait pourtant trouvé près d'un village un tambour abandonné dont la membrane était en caoutchouc; le café, dont Van Gele avait remarqué des plants superbes, mais à l'état sauvage; enfin le cotonnier, l'indigotier, le cacaoyer, le muscadier, etc., etc.

« Mais, dit tout à coup Hanssens en interrompant Van Gele dans sa complaisante énumération des richesses qu'il avait entrevues, c'est une inépuisable mine de revenus agricoles que ce district des Bakanga. Nous allons, lieutenant, y retourner ensemble, nous en visiterons le chef et nous lui proposerons un traité d'alliance. Il importe de rattacher au plus tôt ce fertile territoire au protectorat de l'Association et d'y faire flotter le drapeau bleu à étoile d'or. »

L'effet suivit de près la parole. En moins d'une semaine le district bakanga, dans sa partie située entre l'Oubangi au sud et l'Iboko au nord, était parcouru et gagné au protectorat. C'était là une vraie conquête pacifique.

En rentrant à Équateur-Station, Hanssens prenait connaissance d'un message par lequel le colonel de Winton le mandait à Léopoldville.

L'administrateur général, qui venait avec le steamer *Peace* des missions anglaises, d'explorer le cours inférieur du Kwa, arrivait à Léopoldville deux jours seulement avant la flottille du haut Congo.

Hanssens, qui avait pris à Bolobo, sur son vapeur, le lieutenant Liebrechts également invité à se rendre dans la capitale du moyen Congo, s'arrêtait le 31 octobre au pied de la terrasse que l'on connaît et dont les constructions élégantes témoignent des labeurs de Braconnier et de Valcke.

La garnison de Léopoldville l'attendait en armes, devant le débarcadère; tous les Européens à demeure ou de passage dans la station, et parmi lesquels figuraient au premier rang le capitaine Zboïnski, Guillaume Casman, Delatte, Manduau, Van den Plas, Waterinckx, étaient groupés près du colonel de Winton.

Hanssens et Liebrechts, qui ne savaient à quelle cause attribuer l'éclat inusité de cette réception, se rapprochèrent fort intrigués du groupe des blancs.

Le colonel marchant alors à la rencontre des deux officiers, fit signe au capitaine de s'arrêter et lut à haute voix, mais non sans émotion, l'arrêté

par lequel S. M. Léopold II conférait au capitaine Edmond Hanssens, la croix de chevalier de son ordre, en récompense des éminents services rendus par l'officier belge à l'œuvre internationale du Congo.

Le capitaine Zboïnski sortant des rangs des Européens, vint solennellement remettre au nouveau chevalier la croix et le ruban de l'ordre de Léopold. Les troupes zanzibarites présentèrent les armes; tous les blancs,



LE DOCTEUR NILIS.

tête découverte, acclamèrent le héros de cette touchante cérémonie. Puis, à tour de rôle, les Européens serrèrent affectueusement la main du nouveau légionnaire. Tous les visages étaient rayonnants, et parmi ces braves pionniers de nationalités diverses il n'était pas un cœur qui ne battît à l'unisson du cœur de Hanssens.

Un banquet splendide suivit cette réception. Les mets les plus recherchés, des vins de tout cru, mis depuis longtemps en réserve par les divers

agents qui s'étaient succédé à Léopoldville, des plumpuddings confectionnés par les missionnaires anglais du voisinage qui avaient réclamé la faveur de prendre part au festin avec leurs alliés, mirent le comble à l'entrain des convives; de nombreux toasts furent portés par des Anglais, des Suédois, des Italiens, des Français et des Belges à la santé du roi Léopold II et du vaillant capitaine Hanssens, à la prospérité des missions civilisatrices de l'Afrique centrale. Les applaudissements et le bruit des verres qui s'entrechoquaient ne firent point défaut à ces santés sympathiques.

« Il me sera impossible, écrivait le capitaine, d'oublier la journée du 31 octobre 1884. De ma vie je n'ai reçu autant que ce jour-là des preuves de reconnaissance, des marques d'intérêt, des protestations d'amitié et d'attachement de la part d'hommes de cœur originaires de toutes les nations du vieux-monde civilisé et incivilisé.

« Européens, Zanzibarites et indigènes m'ont témoigné les plus vives et les plus sincères félicitations; les noirs m'expliquaient à leur manière qu'ils savaient l'honneur suprême que le Chef du mpoutou venait de m'accorder.

« J'étais profondément ému, et du fond de l'âme j'ai béni les privations, les dangers, les fatigues, les rigueurs d'un ciel de feu, les miasmes pestilentiels, les moustiques, les insomnies, les heures de fièvre, les transes causées par la crainte de la famine, les ennuis, la nostalgie, les déboires, en un mot les misères de tout genre que j'avais bravées durant trois années en servant l'œuvre africaine, et qui me valaient une récompense enviable et les éloges flatteurs de mon auguste et généreux souverain. »

Le 3 novembre, les agents réunis à Léopoldville apprenaient qu'à la demande du gouvernement du roi Humbert, l'Association internationale allait envoyer une expédition chez les Basoko, pour tenter la délivrance d'un explorateur italien ayant nom Casati, capturé par les riverains du Népoko, au retour d'une campagne au Soudan.

A cette nouvelle officieusement communiquée par M. Saulez, chef de Léopoldville, l'âme chevaleresque de Hanssens tressaillit et le capitaine, oubliant les fatigues et les épreuves de ses longs et récents voyages, s'offrit spontanément pour voler à la libération de l'infortuné captif. . . . .

Trois jours plus tard, à l'issue d'un entretien avec le colonel de Winton, le capitaine Hanssens notifiait aux agents placés sous ses ordres, mais sans dire les motifs de sa résolution soudaine, son intention de rentrer en Europe par la malle portugaise quittant Banana le 17 novembre.

La foudroyante nouvelle de cette démission causa une impression douloureuse aux agents de la zone du haut Congo; quant aux pionniers belges

enrôlés sous la bannière bleue de l'Association, ils éprouvèrent une profonde tristesse : le départ du chef qu'ils adoraient laissaient dans leur cœur un vide que le temps ne comblerait jamais.

Avant de quitter Léopoldville, Hanssens partagea le commandement de la division du Stanley-Pool aux Stanley-Falls entre deux de ses compatriotes aussi estimés par les Européens qui les avaient vus à l'œuvre en Afrique que respectés et écoutés par les populations indigènes, entre Guillaume Casman et le lieutenant Van Gele.

Casman, dont on sait la belle conduite à Mukumbi, fut nommé commandant de la station de l'Équateur, avec juridiction sur la portion du fleuve située entre ce poste et le Stanley-Pool; le lieutenant Van Gele eut sous ses ordres la plus belle province du haut Congo, mais aussi la plus dangereuse, celle qui s'étend de l'Équateur aux Stanley-Falls.

Après la nomination de ces deux hommes d'élite, nomination qui fut unanimement approuvée par les agents internationaux des stations établies entre Léopoldville et Ouana-Rousari, le capitaine Hanssens quittait Léopoldville-station le 8 novembre, pour se rendre à Vivi.

En route, il rencontra à Manyanga-Nord son ami et compatriote le docteur Nilis, qui venait d'être chargé du service sanitaire de l'expédition organisée sous la direction du lieutenant Valcke, pour transporter de Banana au Pool le futur steamer-amiral de la flottille du haut Congo, le *Stanley*.

Entre-temps, Casman, chargé à brûle-pourpoint d'organiser en cinq jours une expédition vers le haut Congo, recrutait à Léopoldville les éléments réclamés par cet important voyage.

Sur les indications mêmes du capitaine Hanssens, le nouveau chef de la division du Pool à l'Équateur songeait à s'adjoindre en qualité de second un agent belge, Léon Stevart, remplissant depuis deux mois à Léopoldville les fonctions intérimaires de directeur des cultures.

Né à Somzée en 1846, Léon Stevart était au Congo depuis le mois d'août 1884. Arrivé en pleine saison sèche, il avait ressenti à Vivi les premières atteintes de la fièvre bilieuse. Quoique malade, il avait, d'étape en étape, gagné Léopoldville en septembre, avec l'intention d'y attendre le retour du capitaine Hanssens alors en expédition dans le haut Congo.

Ennemi du repos, brûlant du désir de se rendre utile et ne tenant pas assez compte de sa maladie, Stevart avait sollicité l'emploi d'agronome vacant à la station. Malheureusement, le mois d'octobre avait ramené son cortège ordinaire de pluies et de chaleurs intermittentes, source d'affections morbides de tout genre. Le nouveau venu mal acclimaté, travaillant

tantôt sous l'averse, tantôt sous les rayons brûlants du soleil, se trouvait, au moment du départ de l'expédition Casman, dans un état de santé fort critique; il dut se résigner à prendre à contre-cœur le chemin du sanitarium de Boma, pendant que Guillaume Casman quittait Léopoldville pour se rendre à la station de l'Équateur.

« Le 12 novembre 1884, dit Casman dans son journal de voyage auquel nous empruntons l'extrait suivant, nous quittons Léopoldville à deux heures de l'après-midi. La flottille se compose du *Royal*, capitaine Nicholls, mécanicien Hamberg (Belge); de l'*A. I. A.*, mécanicien Bennie, ayant à bord Liebrechts et Van den Plas; de l'*En Avant*, sur lequel j'ai pris passage, et d'une baleinière montée par neuf hommes.

« A trois heures et demie nous arrivons à Kinchassa, où nous débarquons; nous en repartons le lendemain matin à neuf heures.

« Chemin faisant, nous tuons cinq canards, de quoi garnir le garde-manger; nous touchons à Kimpoko, où M. Gleerup, agent suédois, prend place à bord de l'*A. I. A.*; il se rend aux Stanley-Falls en qualité de second du lieutenant Wester.

« Le 14 novembre, nous jetons l'ancre, à la sortie du Pool, dans un endroit facilement abordable. L'*A. I. A.* commence à nous jouer des tours; sa chaudière est avariée et nous devons procéder à sa réparation immédiate, besogne fort compliquée qui nous fait perdre plusieurs heures.

« Le 17, nous touchons à Msuata, où papa Gobila réclame avec instance un nouveau chef blanc; puis à la pointe de Ganchu, où le chef de ce nom m'envoie en échange d'un présent un superbe poisson tout frais pêché et un pot de malafou; à cinq heures du soir, nous débarquons à Kwamouth-Station, que commande le lieutenant suédois Paych.

« Les 19 et 20 novembre, l'*A. I. A.* continue à nous jouer des tours; sa chaudière subit un nettoyage en règle, et nous sommes retenus à l'embouchure du Kwa jusqu'au 21.

« Dans la nuit du 21 au 22, nous couchons à Loussala, petit village de la rive gauche, où la population nous témoigne une grande bienveillance.

« Le 22, nous stoppons à onze heures le long de la rive gauche, pour permettre à l'*A. I. A.*, qui nous suit avec peine, de nous rejoindre.

« Les natifs se rassemblent à la rive; la plupart ont le corps enduit d'ocre rouge; ils sont tous armés de lances, quelques-uns ont de vieux mousquets. Une femme a les cheveux réunis en un gros bourrelet qui va du front à la nuque; le reste de la tête est rasé et couvert d'un enduit couleur d'encre; de loin, cette coiffure bizarre produit l'effet d'un casque bavarois.

« A deux heures de l'après-midi, nous jetons l'ancre devant Mabimo, où Hanssens a depuis peu de temps installé un poste de Zanzibarites.

« Notre flottille est aussitôt entourée de pirogues; les steamers, littéralement pris d'assaut par une population sympathique, ont grand'peine à aborder.

« Les indigènes grimpent sur le pont des steamers; c'est à qui nous saluera le premier, nous pressera les mains; la curiosité est tellement forte



LÉON STEVART.

que les natifs essayent de pénétrer dans les cabines par les fenêtres.

« Le grand chef Mokatoula et sa femme Yekelle viennent à bord de l'*En Avant*; la digne dame porte à son cou un collier de cuivre pesant au moins vingt-cinq livres; elle est au demeurant charmante, bien disposée, trop bien disposée même en faveur des mundelés.

« Grâce aux nombreux cadeaux que j'offre à sa gracieuse épouse, Mokatoula consent à passer avec moi un traité rangeant sous le protectorat de l'Association le village et le territoire de Mabimo.

« Le 24, nous arrivons à Bolobo, où nous laissons Liebrechts, chef de cette station, et le mécanicien Nicholls, souffrant de la bilieuse.

« L'A. I. A. fait encore des siennes, et nous passons toute la journée du 25 à réparer et à essayer cette maudite embarcation.

« Le lendemain, au moment de notre départ de Bolobo-Station, MM. Jacques de Brazza et Pecili, agents de la mission française, viennent nous saluer : ils se rendent en pirogues à l'embouchure de l'Alima.

« Le 27, nous recueillons à bord de l'*En Avant* un chef indigène et ses trois épouses, qui se rendent à Bousindi, petit village en amont de Ngombé.

« La partie du fleuve que nous parcourons ce jour-là est réellement splendide.

« Le fleuve, parsemé d'îlots innombrables couverts de hautes herbes ou garnis d'une végétation luxuriante et touffue, coule entre deux rives assez basses où se massent en forêts primitives les plus beaux arbres des tropiques.

« Ça et là, dans les éclaircies des forêts, derrière d'épais rideaux d'arbres et d'arbustes habités par des singes qui font notre joie, nous apercevons des agglomérations de huttes, des villages dont les populations habituées déjà au passage des steamers ne manifestent, à notre approche, aucune surprise, aucune disposition hostile.

« Le 28, la navigation de nos vapeurs est fréquemment interrompue par des troupes d'hippopotames, parmi lesquels je fais plusieurs victimes. A neuf heures et demie du matin, nous atterrissons à la rive gauche pour renouveler notre provision de bois, des indigènes accourent en grand nombre et essayent de s'opposer à nos coupes de bois. Ils sont tous armés de lances, de flèches, d'arcs et de boucliers; mes hommes prennent les armes, tiraillent en l'air, et les sauvages se débandent et courent se cacher dans les hautes herbes.

« Au moment où nous recommençons nos coupes, les assaillants retournent offensivement, plus nombreux et poussant des clameurs terrifiantes.

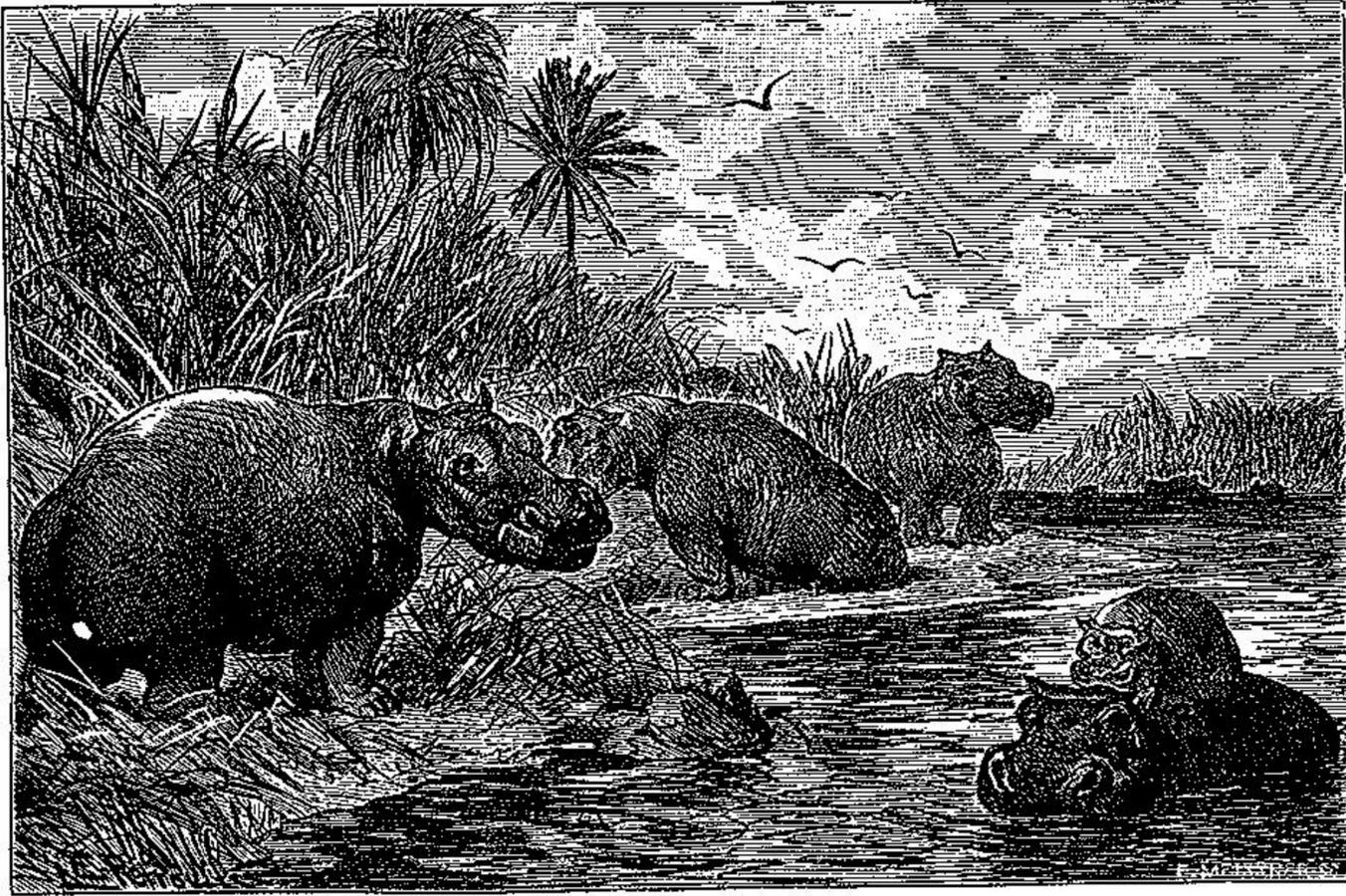
« Afin d'éviter un conflit sanglant et inutile, je commande la retraite vers les bateaux. Nous partons sans coup férir, et nous allons faire du bois deux heures plus haut.

« Sur le fleuve, les bandes d'hippopotames continuent à se montrer en grand nombre. Mes camarades et moi nous en tuons en quantité suffisante pour alimenter une armée de soldats affamés.

« Le 29, nous voguons dans des parages qui rappellent une mer inté-

rieure par l'ampleur immense, la masse énorme des eaux du fleuve et de la fureur des vagues : Les vapeurs sont ballotés par les lames, comme s'ils naviguaient sur un océan fouetté par la bourrasque; le vent est d'une violence inouïe, des nuages noirs et épais obscurcissent le ciel, et les mille et une îles-bouées qui émaillent la nappe chiffonnée du fleuve, apparaissent comme autant de noirs écueils inabordables.

« Le 30, à deux heures et demie, l'orage avait cessé, et nous pûmes aborder à la rive gauche, en un endroit assez bas, mais couvert de hautes herbes



TROUPEAU D'HIPPOTAMES.

et d'épines. Pour installer notre bivouac de repos à l'abri d'arbres tutélaires, nous dûmes traverser un marais infect, patauger pendant une heure dans la fange et travailler ensuite jusqu'à minuit, à la lueur argentée de la lune.

« Vers six heures du soir, tandis que nous dressions nos tentes, une flottille indigène composée de quinze pirogues, stoppa près de nos vapeurs. La plus grande de ces embarcations était montée par vingt-cinq personnes les autres, plus petites, contenaient chacune environ quinze pagayeurs debout.

« Sur leur demande, ces indigènes, natifs de l'Iribou, furent admis à cam-

per près de nous. Leurs feux brûlèrent bientôt à côté des nôtres, et nous pûmes assister au curieux et bruyant spectacle d'un bivouac nègre.

« Le chef de cette caravane m'assura de l'amitié de Mangombo, makoko de l'Iribou, pour tous les enfants de Boula Matari, et m'invita à me rendre dans ce village, pour y faire l'échange du sang. Son accoutrement était fort simple; il portait, comme la plupart de ses satellites, une peau de singe lui couvrant la tête et les épaules; cette même fourrure lui servait de couverture de voyage, car il s'endormit à la belle étoile, sur une couche d'herbes sèches, n'ayant en guise de couvre-pieds que cette seule peau de soko.

« Le 1<sup>er</sup> décembre, nous levons l'ancre à cinq heures du matin, après avoir pris congé de nos voisins fort aimables, les caravaniers de l'Iribou. Dans l'après-midi, nous sommes assaillis par une épouvantable tempête accompagnée de tonnerre; le fleuve devient terrible; le *Royal* et l'*En Avant* remorquant la baleinière opposent aux lames irritées une résistance héroïque, mais l'*A. I. A.* recule devant la violence des flots, et Bennie amarre prudemment à la rive ce malencontreux bâtiment.

« Au coucher du soleil, le *Royal* et l'*En Avant* relâchaient dans une petite baie bien abritée; et nous passions la nuit sans encombre, près d'une bourgade de la rive gauche, à la lisière d'une épaisse forêt.

« A l'aube nous reprenons notre route, sans nous soucier du bateau retardataire. Quel n'est pas notre étonnement en arrivant à Loukoléla de trouver l'*A. I. A.* mouillé au pied de la falaise au sommet de laquelle flotte le drapeau bleu!

« Bennie avait bravement piloté son embarcation à travers les îlots du fleuve, au cours de la nuit précédente, dans l'espoir de nous rejoindre; n'ayant pas aperçu les steamers, il avait poursuivi sa route, et était arrivé avant nous à Loukoléla. L'*A. I. A.* avait encore fait des siennes, mais cette fois le vaillant steam-boat ou mieux son mécanicien méritait une mention honorable. Depuis que la navigation à vapeur était ouverte sur le haut Congo, c'était la première fois qu'un steamer effectuait de nuit et sans encombre une étape de plusieurs lieues marines, à travers un lacs d'îlots et de bancs de sable à fleur d'eau.

« A Loukoléla, nous trouvâmes M. Glave fort occupé avec les natifs de l'endroit; l'agent anglais repoussait en termes indignés une invitation pressante des sauvages d'assister à une scène de meurtre au village de Loukoléla. Il s'agissait de la décapitation d'un esclave mâle qui avait tenté de s'évader.

« J'engageai M. Glave à accepter l'invitation, et nous nous rendîmes tous

deux en compagnie d'une foule d'indigènes sur la place du village où devait avoir lieu l'exécution.

« Le condamné était ficelé, garrotté, lorsque nous arrivâmes, et le bourreau, en lui caressant les omoplates du tranchant d'un énorme coutelas, avait déjà marqué la place où il devait frapper. L'assistance délirait de joie; les lazzis allaient grand train et c'est à peine si notre approche fut remarquée, tant l'enthousiasme était grand. Cependant quelques voix crièrent: « Les mundelés! les mundelés!... » On nous livra passage jusqu'au billot.

« Je m'enquis aussitôt du délit du coupable.

« Un traîquant bayanzi vint à moi et me déclara que l'esclave avait mérité la mort, pour avoir essayé de se soustraire à son autorité.

« Je l'ai acheté sur la rive droite, dit-il, je l'ai payé bien cher, et depuis plusieurs jours il brise à tout instant les cordes qui l'attachent, il tente de m'échapper, et par conséquent de me voler.

« — Mais, répliquai-je, si vous tuez cet homme, vous serez encore plus volé... Combien vous a-t-il coûté?... je vous rendrai en beaux mitakos la valeur de cet esclave, et je l'emmènerai avec moi... »

« Le marchand réfléchit et me demanda trois cents mitakos; je payai, et j'emmenai avec moi ce pauvre diable qui me promit de bien travailler et de ne me quitter jamais. Les natifs étaient désespérés, plusieurs murmuraient et auraient bien voulu me faire un mauvais parti, ma conduite les privait d'une distraction favorite: voir décoller un être humain.

« Le lendemain, M. Glave et moi, à bord du *Royal* et de l'*En Avant*, nous nous rendons à Mbounga (rive droite) pour acheter des pirogues. Le fleuve est si large en cet endroit que la traversée nous demande deux heures. En arrivant à Mbounga, nous ne sommes pas peu surpris d'y trouver un petit vapeur français ayant à bord MM. Dolisée et Michaud, de l'expédition de Brazza. Ces messieurs nous invitent à dîner à leur bord, et nous y prenons un repas peu copieux, mais très gai. M. Dolisée nous affirme qu'il a, pour sa part, fort regretté la démission du capitaine Hanssens.

« C'était l'émule de notre chef, dit-il, il a battu de Brazza à plate couture par la célérité de ses déplacements; il a planté partout en amont sur les rives du fleuve le drapeau de l'Association, avant que nos compagnons aient pu y faire pénétrer l'influence française; mais le vaillant officier belge était un rival franc et loyal, et pas un de nous, pas un homme de l'expédition française ne lui a gardé rancune, bien au contraire nous estimons à sa haute valeur cet explorateur infatigable. »

« J'éprouvais une bien vive satisfaction à entendre l'éloge de mon valeu-

reux compatriote fait par un agent d'une mission rivale. MM. Dolisée et Michaud ont acquis toute mon amitié; leur amabilité envers nous n'a pas cessé un seul instant; ils nous ont aidés à marchander les pirogues que nous avons achetées, et dans la soirée je leur ai offert un souper à bord de l'*En Avant*.

« Le lendemain, M. Dolisée revenait avec moi jusqu'à Loukoléla. En route, nous fûmes assaillis par une tempête épouvantable, qui nous obligea à chercher un refuge dans une crique abritée de la rive droite.

« Le 5 décembre, nous rentrions à Loukoléla-Station, et j'accordai à mes équipages une journée de repos.

« Trois jours après, la flottille jetait l'ancre devant Ngombé, poste fondé par Hanssens; j'inspectai cette petite station, où tout était en bon ordre, et je rendis visite au chef indigène, à qui je remis en présent quelques mètres d'étoffe: le bonhomme en avait grand besoin pour se vêtir d'une façon plus décente, car sa toilette de gala était d'un décolleté dont les gravures représentant Adam au paradis terrestre peuvent seules donner une idée.

« Le 9, à huit heures du matin, nous étions à Boutunu, village très peuplé sis en aval d'Iribou.

« Les habitants de cette localité furent avec nous d'une courtoisie sans égale. C'était la première fois que les blancs les honoraient d'une visite; mais ils connaissaient par ouï-dire les exploits des enfants de Boula Matari. Leur grand chef me fit des avances, il sollicita la faveur de ranger son district sous le protectorat du drapeau bleu.

« A une heure de l'après-midi, nous arrivons à Bousindi, résidence du chef Mayongo, que nous avons avec ses trois épouses à bord de l'*En Avant*.

« On nous fit dans ce village une réception cordiale et tapageuse. Mayongo nous invita à prendre du malafou chez lui; je m'y rendis en compagnie de Van den Plas et de Bennie.

« Le soleil brillait alors de tout son éclat, et je fis à trois reprises différentes remarquer au mécanicien du *Royal* l'imprudence qu'il commettait en sortant à cette heure sans casque, la tête simplement coiffée d'un léger berret de soie. Bennie ne tint aucun compte de mes conseils.

« Chez Mayongo, nous fûmes naturellement fort entourés; les épouses en nombre illimité de ce riche potentat aimaient beaucoup les mundelés, à l'instar de leur seigneur et maître; nous ingurgitâmes de copieuses rasades de malafou et l'Anglais Bennie vida fébrilement des Calebasses entières de cette boisson capiteuse.

« De retour à bord, le mécanicien se plaignit de violents maux de tête;

je l'obligeai de se coucher dans la cabine de l'*A. I. A.*, sorte de cage à claire-voie installée à l'arrière de ce steamer par Ed. Manduau, et je regagnai l'*En Avant* pour préparer un ballot de présents promis à Mayongo.

« Comme j'étais occupé à cette besogne, un coup de feu parti du pont de l'*A. I. A.* attira mon attention; je levai la tête et j'aperçus Bennie debout sur le tribord de son bateau, gesticulant et criant, un revolver à la main. Je lui ordonne de se mettre au lit, et M. Gleerup lui fait la même injonction. Bennie jette son arme au fond du bateau, mais il court la ramasser presque aussitôt, puis il la montre à tous les regards, balbutie des paroles sans suite et menace de son revolver tous ceux qui veulent l'approcher.

« Je saute par dessus le bord de l'*En Avant*, et je grimpe par le bordage de l'*A. I. A.* pour aller lui arracher le revolver des mains et pour tâcher de calmer ce pauvre malade.

« Mais, hélas! au moment où j'allais l'atteindre, je vois le malheureux placer sur sa tempe le canon de son revolver... Le coup part, et l'infortuné mécanicien tombe baigné dans son sang, et pour ne plus se relever! Il avait agi sous l'influence d'une insolation...

« Ce sombre drame nous consterna. Bennie était depuis longtemps au service de la flottille; les équipages noirs l'aimaient et le respectaient; les blancs de l'expédition trouvaient toujours en lui un compagnon serviable, un travailleur ingénieux et actif.

« Le 10 décembre, nous engageâmes des pourparlers avec les chefs de Bousindi. Mayongo nous accorda pour notre pauvre camarade la concession d'un petit terrain situé sur le bord du fleuve, à l'ombre d'un bombax séculaire.

« L'inhumation eut lieu à trois heures de l'après-midi.

« Témoin de nos regrets, Mayongo avait prescrit à quelques-uns de ses sujets de se joindre au cortège; et nous eûmes beaucoup de difficultés pour imposer à cette escorte sauvage le silence le plus absolu, pour défendre les danses, les chants et les libations sur les bords de la fosse entr'ouverte.

« Avant de quitter Bousindi, je fis planter sur la tombe de cet agent de l'Association une croix avec l'inscription: *A Bennie, décédé le 9 décembre 1884.* Il n'y a pas de pierres dans les environs pour élever un mausolée; mais les indigènes ont juré de respecter la dépouille mortelle de notre ami, et en revenant des Falls les bateaux rapporteront les matériaux nécessaires pour construire un tombeau digne de ce martyr d'une cause humanitaire, victime du soleil de l'Afrique équatoriale.

« Le 11, nous quittons Bousindi, et après une halte dans la capitale

de l'Iribou où je remets à Mangombò un présent de la part de Boula Matari II. »

Le 12, les steamers s'arrêtent devant Équateur-Station. A la vue des embarcations dont les pavillons sont en berne, le lieutenant Van Gele court à bord de l'*En Avant*, cherche du regard le capitaine Hanssens, et demande d'une voix saccadée s'il est arrivé malheur au commandant de la zone du haut Congo.

Casman rassure aussitôt son compatriote, puis il lui remet les plis cachetés qui l'investissent du commandement de la division du haut Congo, comprise entre l'Équateur et l'île Ouana-Rousari.

